Document generated on 08/06/2025 6:02 a.m.

Québec français

Plaidoyer pour un enseignement de la littérature

Francis Parmentier

Number 38, May 1980

URI: https://id.erudit.org/iderudit/57018ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Parmentier, F. (1980). Plaidoyer pour un enseignement de la littérature. *Québec français*, (38), 80–82.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Plaidoyer pour un enseignement de la littérature

par francis parmentier

L'enseignement de la littérature a été longtemps considéré comme une occupation « noble », activité privilégiée dans un système d'éducation favorisant les lettres, anciennes et modernes. Savoir « bien » écrire, sans fautes d'orthographe ; citer un vers de Racine ; réciter une fable de La Fontaine ou un sonnet de Baudelaire, constituaient les rites de passage d'une certaine élite culturelle.

Or, non seulement la littérature est en difficulté (on parle, depuis quelque temps déjà, de « crise » du roman, du théâtre, et surtout de la poésie), mais le système scolaire s'est profondément modifié au cours des 15 dernières années et l'enseignement de la littérature a été remis en question à tous les niveaux : secondaire, cégep, université.

Force est de constater que la littérature est délaissée au profit de la « langue » au secondaire, et qu'au cégep et à l'université son enseignement se distingue surtout par la profusion d'approches critiques à laquelle il se prête. Des rivalités d'écoles ont durci les positions et, si tel professeur ne jure que par Bachelard, tel autre proclamera la supériorité indiscutable de Jakobson ou de Goldmann.

On accorde peut-être trop d'importance à la critique, au détriment de la littérature. À vrai dire notre époque n'innove pas en ce domaine puisque Montaigne relevait ironiquement : « il y a plus affaire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses et plus de livres sur les livres que sur autre sujet : nous ne faisons que nous entregloser. Tout fourmille de commentaires ; d'auteurs, il en est grand cherté » (Montaigne, *Essais*, L. III, ch. XIII, t. II, éd. Garnier, 1962, p. 520).

Nous n'entendons pas prôner un retour aux méthodes critiques traditionnelles, car il est clair que la « nouvelle critique » a renouvelé notre perception de la littérature. La querelle des Anciens et des Modernes, ressuscitée par la polémique Picard-Barthes, est déjà bien oubliée et à l'impressionnante érudition des universitaires traditionnels s'est substitué un appareil critique diversifié, dont les principales tendances (psychanalytique, sociologique, linguistique) sont connues de tous, du moins dans leurs grandes lignes.

Chaque courant a ses vedettes, ses têtes de turc et ses disciples. Confronté à un éventail d'ouvrages fort savants, depuis la série si belle des Bachelard jusqu'aux obscurités des Kristeva, Genette et cie, en passant par le structuralisme génétique de Goldmann, le professeur de littérature se trouve aux prises avec une réalité *pédagogique* à laquelle ne se mesure point le critique. Il doit d'abord « faire passer » la littérature à des étudiants dont la bonne volonté, souvent évidente, est découragée par des obstacles culturels redoutables.

L'adolescent attendait la vie...

En effet rien, ou presque, dans le milieu culturel de l'étudiant moyen ne milite en faveur de la littérature. Sollicité, ou plutôt « happé » de toutes parts, l'étudiant bien souvent ne fait guère de lien entre la littérature et la vie, c'est-à-dire *sa* vie. Radio, cinéma, télévision, magazines, journaux le détournent de cette pratique hautement « individualiste » qu'est la littérature. Encouragés depuis la plus tendre enfance à s'aligner sur le « groupe », à faire comme tout le monde, les jeunes gens de « la foule solitaire » sont, au départ, culpabilisés par rapport à cette activité éminemment contestataire qu'est la création littéraire. Le dialogue secret entre le lecteur et le texte, la rêverie qui accompagne et suit la lecture, la récupération du « Moi » profond dans le silence, bref le développement de la vie intérieure — ce qui a toujours constitué une des fonctions essentielles de la littérature — tout cela est méthodiquement annihilé par le mode de vie contemporain. Alors, devant une situation aussi grave, que peut faire le professeur de littérature ? À vrai dire, peu de chose. Et pourtant, ce peu de chose peut être beaucoup.

Peu de chose en effet, puisque une technocratie dont la bonne volonté n'a d'égale que l'ignorance, a « réduit » la littérature à l'étude de la langue, privant ainsi l'étudiant de sa part de rêve, donc de vie spirituelle. Il n'est pas étonnant que l'élève se rebiffe ; son imagination ira plutôt s'abreuver aux sources contemporaines de l'imaginaire : cinéma, télévision, musique, drogue, sources le plus souvent polluées par le profit[1].

Si la littérature est *institutionnalisée* dans nos classes, l'imaginaire, le rêve, la vie intérieure n'admettent pas que la liberté soit programmée. L'adolescent attendait la vie, l'odeur des foins, la promenade sous les étoiles, croyant pouvoir, comme Rimbaud en rupture de ban, vivre sa « bohême » : « Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées, Mon paletot aussi devenait idéal ; j'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ; Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées ! » (Rimbaud, *Œuvres complètes*, Pléiade, 1963, p. 69). Et on lui offre une promenade, en rang, sous l'œil vigilant du maître, le long de la « Main », entre Woolco et Provigo !

Il n'est certes pas inutile de rappeler que par le passé le livre, tout comme son géniteur l'écrivain, ont été suffisamment tenus suspects dans ce pays pour qu'il n'en reste point quelque chose. Le terrorisme intellectuel imbécile et mesquin s'est exercé longtemps au profit d'une alliance politico-cléricale qui a fait de l'intellectuel québécois un être maudit. D'Arthur Buies à Hubert Aquin, l'écrivain d'ici a vécu en liberté surveillée[2]. D'autre part, le conformisme de notre société pénalise les jeunes gens qui aiment lire. Obligation est faite à chacun d'avoir du « fun », le « fun » étant à peu près tout ce qui ne constitue pas une activité intellectuelle sérieuse, comme la lecture.

Redonner au langage sa vertu libératrice

Ces propos défaitistes ne doivent point pour autant décourager les enseignants de la littérature. Dans un milieu qui nous est moins hostile qu'indifférent, nous devons poursuivre notre tâche, qui est aussi un combat. Comment ?

D'abord, en nous déculpabilisant. Nous avons eu trop tendance à être nos propres fossoyeurs. La littérature, c'est vrai, apparaît de l'extérieur comme une activité gratuite. Or, dans notre société de gaspillage, la littérature constitue un des derniers remparts de la *seule* valeur qui vaille la peine d'être vécue, la liberté. L'exemple éclatant de Soljénitsyne est là pour nous le prouver. Les œuvres littéraires ont changé, autant que la science, le visage de nos sociétés. Elles leur ont donné aussi ce *visage humain*, sans lequel une société ne mérite pas son nom, sans lequel surtout elle ne vaut pas la peine qu'on vive ou qu'on meure pour elle[3].

Si nous sommes *convaincus*, comme le sont les vrais écrivains, de la valeur *fondamentale* de la littérature, alors nous n'aurons rien à craindre : la littérature « passera », nos étudiants commenceront à nous écouter. Je ne nie pas l'importance et l'intérêt des méthodes pédagogiques, et des méthodes critiques. Mais le professeur qui n'est pas convaincu de l'importance de sa mission ne convaincra personne.

Nous nous devons d'insister sur l'aspect *libérateur* de la littérature qui redonne à l'homme son pain quotidien de rêve, qui lui restitue une des fonctions essentielles de l'esprit humain, l'imaginaire. Le romantisme, ne l'oublions pas, a été et demeure, sous d'autres formes, la volonté de l'homme moderne d'échapper à notre mise en condition par la société industrielle. Le « mal du siècle » a été et reste la menace qui pèse sur l'homme, de perdre à jamais ce qui fait de lui un homme : la liberté de rêver. Les États modernes, avec leurs armées innombrables de flics, de militaires, de bureaucrates et technocrates de tout poil, préparent notre asservissement, méthodiquement, brutalement à l'Est, en douceur à l'Ouest. L'objet est le même des deux côtés : faire en sorte que nous marchions tous au pas un jour, nous faire *aimer* notre asservissement. — C'est le thème, on s'en souviendra, de *1984* et du *Meilleur des mondes*.

Or, la littérature qui se fait la complice du pouvoir tombe dans la propagande, y compris un certain type de littérature révolutionnaire. Paradoxalement, le vers mallarméen, dont le « formalisme » peut rebuter le lecteur, prend toute sa signification révolutionnaire quand on l'inscrit dans une perspective de désarticulation consciente et systématique du langage quotidien, langage d'asservissement, clichés, idées reçues, slogans. L'apparente incohérence de la poésie moderne est un effort désespéré de restituer au langage toute sa portée libératrice. L'irrationalité s'inscrit dans ce discours journalier dont Marcuse a très bien souligné le terrorisme : « La conscience heureuse — qui croit que le réel est rationnel et que le système satisfait les besoins — donne la mesure de ce qu'est le nouveau conformisme (...) Des agents de publicité façonnent l'univers de communication dans lequel s'exprime le comportement unidimensionnel. Son langage va dans le sens de l'identification et de l'unification, il établit la promotion systématique de la pensée positive, de l'action positive, enfin il s'attaque systématiquement aux notions critiques et transcendantes » (Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, éd. de Minuit, 1968, coll. Points, p. 120).

Il n'est pas question de présenter Mallarmé au secondaire ; l'exemple sert à illustrer une méthode qui pourrait s'avérer efficace, en restituant à la littérature sa vertu contestataire. D'autres textes pourraient, par des comparaisons avec la littérature dite de consommation, montrer à l'étudiant que la littérature telle que nous l'aimons et la pratiquons constitue une exigence intellectuelle *et* spirituelle qui va bien au-delà du *dilettantisme* et des *belles-lettres*. Trop souvent, en effet, le professeur de littérature apparaît comme le dépositaire d'un savoir inutile parce que, consciemment ou non, l'enseignant joue le rôle du *dilettante*. Or, le professeur de littérature, tout comme l'écrivain et l'intellectuel, doit être la conscience malheureuse de notre société et redonner au langage sa vertu libératrice : son rôle n'est ni de prêcher, ni de « dicter », mais de libérer les mots de leur gangue utilitaire pour les rendre à leur fonction première, qui est de permettre à l'homme d'éclairer sa propre conscience.

Le lieu de rencontre des hommes

Concrètement parlant, que peut faire alors le professeur de littérature dans la salle de classe ? En premier lieu, il s'efforcera d'établir clairement un rapport direct entre la littérature et la vie. Plusieurs approches peuvent s'avérer ici efficaces, entre autres la psychocritique, la sociologie et la linguistique.

En effet, les jeunes gens — adolescents et jeunes adultes — à la recherche de leur Moi, s'intéressent aux problèmes psychologiques. Il ne s'agit pas de réduire l'étude d'un roman ou d'une pièce de théâtre, ou encore d'un

AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Un aspect de la missiologie inabordé jusqu'ici

LES JÉSUITES DU QUÉBEC EN CHINE (1918–1955)

par Jacques LANGLAIS

Comment les 93 jésuites du Québec missionnaires en Chine, des premiers arrivants en 1918 aux derniers expulsés en 1955, ont-ils perçu la civilisation chinoise, une des plus grandes et des plus anciennes de l'Asie ? Jacques Langlais tente ici de dégager le sens et la portée de cette rencontre religio-culturelle. Une page captivante et fort importante de l'histoire des premieurs ambassadeurs de notre culture en Extrême-Orient.

400 pages, $18.50

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE OU CHEZ L'ÉDITEUR :

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
C.P. 2447, QUÉBEC, G1K 7R4

poème, à un cours de psychologie mais de bien montrer que l'écrivain qui met en scène des personnages doit forcément se pencher à la fois sur les lois qui gouvernent le fonctionnement psychique de l'individu et en faire ressortir le côté unique *et* universel. Ce « miroir » qu'est l'œuvre littéraire pour le lecteur doit aider l'étudiant à se « relier » au monde qui l'entoure et dans lequel il sera appelé bientôt à « participer ». Comme le note fort justement Doubrovsky dans *Pourquoi la nouvelle critique?* (...) la seule *insertion concrète* de l'homme dans le monde passe par la conscience de soi » (coll. Médiations, éd. Gonthier, p. 179).

Cette *insertion concrète* de l'homme dans le monde passe aussi par le milieu social. Sans tomber dans un « sociologisme » primaire, aussi fâcheux que le « psychologisme » élémentaire, on peut montrer qu'un ouvrage de littérature est *aussi* le résultat de tout un contexte historique et social sans lequel l'œuvre n'aurait pas été ce qu'elle est. L'écrivain et son œuvre n'échappent pas au devenir historique.

Enfin, la linguistique apporte un nouvel éclairage, et les travaux maintenant bien connus de Propp, Todorov, Jakobson et Baktin constituent un appoint précieux aux approches d'ordre sociologique et psychanalytique.

Simone de Beauvoir a écrit: « La littérature doit nous rendre transparents les uns aux autres dans ce que nous avons de plus opaque. Elle doit parler de l'angoisse, de la solitude, de la mort; sauvegarder contre les technocraties et contre les bureaucraties ce qu'il y a d'humain dans l'homme, livrer le monde dans sa dimension humaine, c'est-à-dire en tant qu'il se dévoile à des individus à la fois liés entre eux et séparés ». S. de Beauvoir a mis le doigt sur le problème qui, pour être devenu un poncif de la littérature contemporaine, n'en est pas moins très réel: les difficultés, pour ne pas dire l'impossibilité, qu'éprouvent les hommes à communiquer entre eux[4]. Chacun s'enferme dans un jargon qui fait de lui le prisonnier des fonctions qu'il exerce dans la cité. Le cloisonnement absurde des tâches a produit une société fragmentée à l'extrême au sein de laquelle dominent le bruit et la confusion.

La littérature peut être le lieu de rencontre des hommes car son langage n'appartient ni à X ni à Y, mais il est la propriété de tous. Débarrassé de sa fonction utilitaire immédiate, le langage de l'écrivain nous restitue à nous-mêmes, parce qu'il nous fait réaliser que nous sommes *uniques* mais *solidaires*. Depuis que les hommes sont hommes, c'est-à-dire depuis qu'ils pensent, les mêmes problèmes fondamentaux se posent: comment vivre avec les autres et avec soi-même? Comment, autrement dit, concilier ma solitude, besoin et fardeau en même temps, avec les exigences de la vie commune? Si l'écrivain n'apporte pas de réponse, car il appartient à chacun de répondre pour lui-même, il nous aide à formuler les questions, de mille et une façons, et dans un langage « humain » parce que susceptible d'être compris par tous.

Il n'est pas question d'assigner à la littérature une fonction thérapeutique quelconque. Cependant, apprendre à lire demeure une des activités intellectuelles — et affectives — les plus enrichissantes *parce que* les plus difficiles. Eckermann, disciple et confident de Goethe, raconte que ce dernier lui déclara un jour, mi-sérieux, mi-ironique à propos de la naïveté du lecteur non initié face au texte: « Ces braves gens ne savent pas ce qu'il en coûte de peine et de temps pour *apprendre à lire*. J'y ai mis 80 ans de ma vie, et je ne peux encore dire que j'aie atteint mon but » (*Conversations de Goethe avec Eckermann*, Gallimard, 1949.) Remarque que le critique bien connu Maurice Nadeau reprend à son compte un siècle et demi plus tard. Commentant le déclin de la presse littéraire en France, il conclut: « À ce déclin, en fait, je ne vois pas de remède dans l'état actuel des choses. La lecture est un art difficile. Il faut apprendre à lire et cet apprentissage dure toute la vie » (M. Mansuy, *L'enseignement de la littérature*.)

Puissions-nous, en tant qu'enseignants, contribuer le plus efficacement possible à l'apprentissage de la lecture. L'avenir de la littérature en dépend. ■

---

1 Il n'est pas question ici de condamner sans discrimination *toutes* ces manifestations de l'imaginaire au nom d'une éthique quelconque. Toutefois, les médias ne sont le plus souvent que des machines à sous, et constituent une activité différente de la lecture. Différente de quelle manière? Cette analyse demanderait un autre article.

2 Gérard Bessette dans *Le libraire*, mais surtout dans *Les Pédagogues* a analysé avec soin — et avec ironie — le terrorisme intellectuel d'une certaine époque.

3 Pliouchtch. Voir à ce sujet les réflexions sur la criminalité dans les pays socialistes et capitalistes: « Pour la plupart des gens, le fondement de la morale n'est qu'une force de police, tout comme l'idée de Dieu: à savoir la peur du châtiment (...) j'ai mis l'accent sur la similitude frappante entre les processus de développement de la criminalité en U.R.S.S. et en Occident: cette similitude témoigne d'une unité profonde entre les systèmes capitaliste et soviétique; elle montre on ne peut mieux qu'il s'agit bien là de deux variantes d'une seule et même forme de société », in Léonide Pliouchtch, *Dans le carnaval de l'histoire*, éd. du Seuil, Paris, 1977.

4 Thème « récupéré » par une publicité bien connue en faveur d'une marque de bière...

Je désire payer ma cotisation à l'A.Q.P.F. et mon abonnement à *Québec français*.

Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____

Code Postal: _____

Téléphone: _____

Fonction:

enseignant	1 ☐	conseiller pédagogique	2 ☐
principal	3 ☐	étudiant	4 ☐
membre retraité	5 ☐	autres	6 ☐

Niveau:

préscolaire	1 ☐	primaire	2 ☐	secondaire	3 ☐
collégial	4 ☐	universitaire	5 ☐	autres	6 ☐

Ci-joint un chèque ou mandat-poste de $30 ☐ — ou étudiant à temps plein et retraité $10 ☐.

Faites parvenir le tout à l'attention de:

Denise Picard
Vice-présidente au recrutement
A.Q.P.F.
C.P. 9272
Québec, P.Q.
G1V 4B1